

Transcription, February 2021:

Revue Philosophique de la France et de l'Étranger 66(3) (Septembre 1908): 310-312. (Jules Sageret).

[p. 310]

Alfred Russel Wallace. — *La Place de l'Homme dans l'Univers*. Traduction de Mme Barbey-Boissier. Introduction par Th. Tommasina. 1 vol. in 8°, xxxvi-306 p., Paris, Schleicher, s. d.

La place de l'homme dans l'univers est unique. L'univers a été aménagé d'une manière intelligente en prévision d'une fin qui est l'apparition et le développement de l'homme. La terre n'a vécu ses longues périodes géologiques que pour préparer la naissance de l'homme et permettre à l'âme humaine de croître en raison et en beauté morale. Il fallait pour cette gestation éminente une chaleur qui fût maintenue entre deux limites assez rapprochées depuis le moment où la première cellule vivante se forma. De là le soleil, ses dimensions, sa distance à la terre, etc. Mais le soleil n'eût pas manqué de se refroidir avant l'achèvement du long processus qui devait aboutir à l'humanité civilisée. Aussi le soleil occupe-t-il, dans l'univers étoilé, qui est fini, une position centrale, grâce à laquelle il se trouve au point de convergence des afflux météoriques émanés de la périphérie du monde; et ces afflux le réchauffent par leurs chocs répétés. Mais si le soleil, entraîné par son mouvement propre,

[p. 311]

s'échappait hors de ce foyer bienfaisant, il se refroidirait vite et les hommes avec lui. Ne craignons pas ce malheur: les forces de gravitation de quelques centaines ou milliers de millions d'étoiles concourent à maintenir le soleil au voisinage du centre mondial et sur une orbite fermée à rayon relativement court. En résumé, les étoiles sont faites pour le soleil, le soleil pour la terre, la terre pour l'homme, et il n'y a qu'une seule terre habitée par l'homme. Telle est la thèse soutenue par Russel Wallace.

Il la défend en s'appuyant sur de nombreux et illustres astronomes anglais, de sorte que, pour la discuter, il faudrait être soi-même un éminent astronome. On peut toutefois, bien que restant du public, discerner à quel point toutes ces spéculations sont conjecturales. — Le soleil, nous dit Wallace, décrit une orbite fermée au centre de l'univers, comme nous le montrent les calculs de ce grand savant. — Mais Henri Poincaré qui s'y connaît aussi quelque peu en mathématiques a fait, il n'y a pas longtemps, une communication à la Société astronomique de France, communication d'après laquelle il adapterait volontiers au soleil et aux autres étoiles la théorie cinétique des gaz. Pareilles aux molécules d'un gaz, mais d'un gaz très rareté, les étoiles seraient lancées dans toutes les directions, au hasard; très rarement elles se rencontreraient ou se captureraient, le plus souvent elles se déviaient mutuellement de leurs trajectoires respectives, elles feraient une série de coudes.

Russel Wallace affirme que les étoiles sont en nombre fini. Rien d'absurde à cela évidemment, mais il s'appuie sur l'argument suivant donné par Miss A. M. Clerke et qui est défectueux: des étoiles en nombre illimité donneraient, < une somme de radiations sans limites par laquelle l'obscurité serait bannie des cieux: l'interspace rendu lumineux... éblouirait nos faibles sens d'une monotone splendeur > (p. 127.)

Pas nécessairement. Une suite de termes finis en nombre infini peut avoir une somme finie, telle la somme de la série $1, 1/2, 1/4, 1/8 \dots$ qui est égale à 2. Qu'à partir d'une certaine région dans l'espace les éclats stellaires décroissent proportionnellement à cette série, et leur somme sera limitée. Disposez par exemple mille étoiles à la distance 1, mille autres pareilles à la distance $\sqrt{2}$, mille autres pareilles aux distances 2, $2\sqrt{2}$, 4, etc., indéfiniment, vous aurez un nombre infini d'étoiles, et en prenant pour unité d'éclat celui des étoiles situées à la distance 1, l'éclat total de votre univers sera $1 + 1/2 + 1/4 + 1/8 \dots$ c'est-à-dire 2, deux fois l'éclat des mille étoiles de votre première sphère.

Rien n'est plus indispensable à la solidité de la théorie wallacienne que celle de la théorie météorique. Celle-ci, jugeant les conceptions de Laplace incompatibles avec certaines récentes découvertes astronomiques, institue une autre cosmogonie. D'après la théorie météo-

[p. 312]

rique, tous les astres seraient formés par des agglomérations de fragments quelconques de matière lancés à travers l'espace; par leur rencontre, ces fragments développeraient une chaleur énorme, source des radiations stellaires. Qu'il faille renoncer à l'hypothèse de Laplace, que la cosmogonie météorique soit satisfaisante, rien de mieux, mais cette dernière ne subsiste pas seule, il y aurait encore à considérer la genèse de la matière par les électrons, par synthèse de l'atome, or Wallace n'en parle pas.

Ce qu'il nous présente comme des probabilités réduit donc, en somme, à des possibilités, au moins en ce qui concerne la situation privilégiée du soleil dans l'univers.

Restent les raisons de sentiment. Et il semble bien que ce soient elles qui aient entraîné l'esprit de Russel Wallace. La pluralité des mondes habités lui paraît incroyable et improbable indépendamment de toute discussion scientifique. < Cela supposerait, dit-il, que l'homme n'est qu'un animal et rien de plus, sans importance dans l'univers, qu'il n'a pas exigé pour sa venue de grands préparatifs, tout au plus un démon de second ordre et une terre de troisième ou quatrième catégorie > (p. 299).

Ce sont d'ailleurs aussi des raisons de sentiment qui influencent les personnes d'un avis opposé. L'homme est sociable, l'idée de se trouver le seul être pensant à graviter dans l'espace lui donne un frisson d'épouvante. Et nous avons le sens de l'économie; que des millions de soleils dépensent leur chaleur sans faire pousser à eux tous le moindre légume, cela paraît un gaspillage indécent. Je crois même que s'il nous répugne de concevoir un monde fini, c'est en raison du vide infini dont il serait entouré. — Un vide infini, que d'espace perdu! — pensons-nous comme tel homme célèbre devant la mer: — la mer, que de terrain perdu! — Nous avons beau nous reconnaître écrasés par la grandeur de l'univers, nous le traitons cependant par la pensée comme la pellicule de terre que nous grattons.

La seule altitude scientifique ou même philosophique que nous puissions prendre devant le problème de la pluralité des mondes habités, c'est un agnosticisme intégral. Nous ne savons rien des conditions où la vie prend naissance: peut-être son apparition est-elle un phénomène vulgaire sur toute planète où il y a de l'eau, de l'air, du carbone, de l'azote et une température modérée, peut-être au contraire résulte-t-elle de rencontres chimiques tellement rares, tellement improbables, qu'elle a été et restera un accident unique.

Aussi des livres comme celui de Russel Wallace auront-ils surtout de la valeur pour le psychologue curieux de logique sentimentale, et une valeur d'autant plus grande que leurs auteurs seront plus éminents. N'oublions pas en effet que Russel Wallace a découvert le darwinisme indépendamment de Darwin et en même temps que lui.

Jules Sageret.

The Alfred Russel Wallace Page, Charles H. Smith, 2021.